

**Pierig Humeau & Yechezkel Rachamim**  
CURAPP, Amiens ; CSE, EHESS, Paris

## Quand le chercheur est « One of the boys »...\*

Dans son travail ethnographique, Bourdieu décrit l'adjonction délibérée et consciente de deux terrains proches (la Kabylie et le Béarn) comme une sorte d'« *epistemological experiment* », démarche qui se trouve à la base de la réflexivité épistémique et qui accompagnera tout son travail<sup>1</sup>. A l'occasion du discours prononcé lors de la remise de la Huksley Médaille au Royal Anthropological Institute de Londres (2000), Bourdieu a soulevé la complexité, voire l'aspect paradoxal, de la tâche complexe et peut-être infinie de l'ethnologue sur le terrain : « L'observation participante désigne, il me semble, la conduite d'un ethnologue qui s'immerge dans un univers social étranger pour y observer [...]. Comment être à la fois sujet et objet, celui qui agit et celui qui, en quelque sorte, se regarde agir ? Ce qui est sûr, c'est qu'on a raison de mettre en doute la possibilité de participer vraiment à des pratiques étrangères [...] »<sup>2</sup>.

Une étude qui présente un cas intéressant au niveau du « jeu » sur la frontière entre les « mondes d'appartenance » dans lesquels et entre lesquels le chercheur doit exister et est situé aussi en tant qu'homme avec ses impressions, sentiments, etc. – reste celui de Loïc Wacquant autour de monde pugilistique. Ce travail fournit un exemple d'immersion dans un monde nouveau et étranger où le chercheur existe avec ses désirs, jusqu'à exprimer l'envie d'abandonner l'espace initial de la recherche, laquelle a supporté cette incurvation de trajectoire dans ce nouvel espace, en imaginant devenir boxeur professionnel, c'est-à-dire de

faire corps avec son terrain, d'être « one of the boys »<sup>3</sup>.

Mais que se passe-t-il lorsque le chercheur ou l'apprenti chercheur est déjà immergé dans l'univers qu'il étudie, c'est-à-dire qu'il agit sur ce qui deviendra son terrain avant toute intention relative à sa recherche ? Le chercheur y est alors un agent légitime (et légitimé depuis longtemps dans et par les interactions qu'il vit depuis un certain temps) qui participe de la pratique et des enjeux, en partageant largement la croyance des autres agents qui (ré)agissent dans l'espace où il mène son enquête, de sorte que l'« autre » est un « autre » qui est déjà et avant tout un « pair ». Le chercheur participe aux pratiques d'un monde, en est un autochtone ou un indigène, et l'on peut considérer la question en faisant le chemin inverse. Comment le chercheur gère-t-il ses rapports à ce monde au prisme de ses nouvelles lunettes, devient-il étranger à cet univers et doit-il douter de sa légitimité à continuer de participer à ces pratiques qui faisaient déjà partie de lui. Plus encore, jusqu'où peuvent aller ses objectivations et ses remises en cause ? Ne (re)devient-il pas son propre point aveugle<sup>4</sup> empêchant de contrôler ses questionnements, ses observations, les biais

<sup>3</sup> « J'éprouve un tel plaisir à simplement participer que l'observation devient secondaire, et, franchement, j'en viens à me dire que j'abandonnerais volontiers mes études et mes recherches et tout le reste pour pouvoir rester ici boxer, rester "one of the boys" » (Wacquant Loïc, *Corps et âmes. Cahiers ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, 2006, p. 8).

<sup>4</sup> A cet égard, on peut signaler que beaucoup de travaux classiques, et la discipline d'ethnologie comme telle, sont soumis à la critique sur l'aveuglement à la situation coloniale (Cf. Talal Asad (éd.), *Anthropology and the colonial encounter*, New York, Humanities Press, 1973), et sur la conception de l'ethnographie comme « heroized journey into Otherness » (Cf. Gupta Akhil, Ferguson James, « Discipline and Practice : "The Field" as Site, Method, and location in Anthropology », in *id.* (éds.), *Anthropological Locations : Boundaries and grounds of a field science*, University of California Press, 1997, pp. 16-17).

\* Les auteurs remercient vivement Séverine Sofio pour les discussions du sujet lors des différentes étapes du développement du présent texte et Simon Borja pour l'investissement exceptionnel et encourageant tout au long de la préparation de cet article.

<sup>1</sup> Cf. Wacquant Loïc, « Following Pierre Bourdieu into the field », *Ethnography*, vol. 5, n°4, 2004, pp. 387-414.

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, pp. 43-58.

qu'il introduit dans l'observation, le recueil des données, l'analyse, etc. ? Situation du chercheur dans un « univers familier »<sup>1</sup> où l'observation scientifique/objectivante devient complémentaire aux observations d'autres types<sup>2</sup>, mais permettant peut-être au chercheur de dire *ce qu'il sait sans le savoir*. Au-delà de ces quelques évocations qui connaissent des développements épistémologiques et méthodologiques<sup>3</sup> notables au sein des sciences sociales depuis quelques années<sup>4</sup>, l'enjeu est dès lors de continuer d'alimenter les réflexions sur les obstacles d'une telle posture, rappelant par-là même les possibles atouts qu'elle comporte.

Notre situation s'apparente ainsi moins au chercheur « outsider », qui essaie d'être accepté avec plus ou moins de réussite<sup>5</sup>, et

<sup>1</sup> Lire sur le thème que nous évoquons : Gourir Malika, « L'observatrice indigène ou invitée ? Enquêter dans un univers familier », *Genèses*, n°32, septembre 1998, pp. 110-126.

<sup>2</sup> Cf. Chamboredon Hélène et alii., « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses*, n°16, juin 1994, pp. 114-132.

<sup>3</sup> Cf. le *vademecum* que peut représenter : Bourdieu Pierre, « Comprendre », in *id.* (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil (coll. Points), 1995.

<sup>4</sup> On pourra se reporter entre autres à : Abu Lughod Lila, « Fieldwork of a dutiful daughter », in Altorki S., Fawzi El-Solh C. (Eds.), *Arab women in the field : Studying your own society*, Syracuse-NY, Syracuse University Press, 1988 ; Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, Paris, PUF, 1997 ; mais encore Bertrand Geay autour d'une enquête collective sur le mouvement étudiant poitevin de 2006 : « Objectivation et autoanalyse : une sociologie de la pratique militante », communication, « Théorie de la pratique – Bourdieu et l'idée de sociologie critique », Amiens, CURAPP, 6 et 7 février 2008.

<sup>5</sup> On peut d'ailleurs se demander si la non-possibilité d'insertion dans certains milieux n'est pas à ramener directement avec l'écart entre l'habitus et (ou) affinités d'habitus du chercheur et son « terrain ». Le choix même du terrain et/ou de l'objet de recherche n'est pas selon nous indépendant de l'origine sociale des agents. Sur les « choix » d'objets nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Laud Humphreys, *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte, 2007 (ouvrage initialement paru sous le titre *Tearoom Trade. Impersonal sex in Public Places*, Aldine, Chicago, 1970). Dans la postface (d'Henry Peretz), nous retrouvons toute une socioanalyse où l'on apprend, outre la bisexualité de l'auteur (qu'il revendiquera après son enquête), la manière dont il est venu à la sociologie (ancien prêtre) et comment il a étudié l'homosexualité en tant que « guetteur ».

correspond largement plus au chercheur « insider », qui appartient à un certain groupe de manière à faciliter son entrée. Cet article examine ainsi la question du double positionnement du chercheur par rapport à son terrain et à sa pratique de recherche : Pierig Humeau, batteur/chanteur dans un groupe de punk hardcore, dans son étude sur l'espace punk en France ; et Yechezkel Rachamim, écrivain et poète, dans son étude sur un groupe littéraire (« Emda », littéralement : « Position » ; fondée en 1995 à Tel-Aviv, encore actif) et son intégration dans le champ littéraire en Israël<sup>6</sup>. De là, il nous paraissait intéressant de reconstruire ici les tensions pratiques entre deux espaces qui sont aussi des espaces d'avant-garde, en positionnant notre réflexion sur l'insertion physique du chercheur-participant. Si ces espaces, en tant qu'espaces structurés-structurants, offrent la possibilité de comparer entre eux la structuration et la distribution des positions en fonction des dispositions, force est de constater qu'on peut également s'interroger sur la complémentarité des observations des deux chercheurs en termes de techniques de défamiliarisation. Ceci pourrait permettre, avec l'appui d'autres recherches, de construire une réflexion plus large sur l'objectivation « insider » dans les espaces « avant-gardistes ». Le débat consisterait alors à considérer des orientations de pratiques spécifiques, des techniques d'insertion préalables comme retour sur sa pratique antérieure, ou encore les diverses techniques de défamiliarisation en prenant appui méthodologiquement sur « une familiarité réflexive » dans chacun de ces espaces, lesquelles pourraient avoir un sens (de la) « pratique » dans un espace adjacent. Réaliser cet acte de recherche par la mise en perspective de la recherche engagée comme expérience objectivante d'un cas particulier, dont tous les cas expérimentés peuvent selon nous tenir à des logiques similaires, serait

<sup>6</sup> L'espace punk en France est situé dans l'espace social comme tout à fait dominé et la musique punk, comme objet de recherche, demeure l'un des types de musique les moins étudiés dans le champ universitaire. Le groupe « Emda » caractérisé en combinaison d'élitisme et marginalité dans le champ de littéraire en Israël tout en ayant une « tradition », des façons de vivre et un langage indigène mais aussi certaines caractéristiques de culte, comme dichotomie forte entre le dedans et le dehors.

effectué au préalable de la recherche expérimentale et expérimenté sur le terrain : c'est en effet « céder à une vision intellectualiste de l'exercice du métier de sociologue que d'attribuer cette distanciation au seul maniement des instruments [...] »<sup>1</sup>. Au-delà de la comparabilité de structure entre (sous) champ(s) (au sens restreint du terme), l'idée serait alors de considérer que l'insertion du chercheur dans un espace spécifique avant-gardiste n'est en soi peut-être pas si différente dans un autre espace caractérisé. Cet article pourra montrer en quoi les deux expériences des auteurs dans deux champs/espaces distincts (littéraire et punk) sont finalement assez proches tout en étant particulières, c'est-à-dire l'objet d'appropriations particulières relativement et respectivement à la trajectoire des (apprentis) chercheurs respectifs. C'est aussi ce que nous indique le texte lui-même dans les manières de rapporter, de dire et de parler de l'expérience vécue. En un mot, ces expérimentations de la recherche sont les mêmes tout en étant autres. Les « mêmes » parce que les logiques interactives qui soutiennent les rapports humains, comme le don contre-don, s'organisent sur des modalités différentes appuyées sur des logiques cependant similaires, et « autres » parce que la résonance de ces confrontations n'est pas la même sur des agents-chercheurs disposant de ressources, de capitaux et de structure d'habitus différents : la réflexivité et la manière de gérer ce qui se déroule sont alors forcément relatives à certaines intériorisations spécifiques sur lesquelles il faudrait aussi, à chaque fois, s'interroger. Ainsi, sans poser de discours définitif, toute une série de questions et d'évocations seront abordées au travers des deux recherches, effectuées par les auteurs dans deux espaces de production de biens culturels que sont l'univers littéraire et un univers musical dit alternatif. Susceptibles d'être comparées, au sens où elles rapprochent des expériences de terrain communes fonctionnant sur des logiques quasi-similaires pour des agents différents, elles sont aussi à même de montrer que, de manière pratique, au regard

des difficultés rencontrées, les champs de production culturels sont structurellement et fonctionnellement homologues dans un grand nombre d'interactions qu'ils suscitent, mais aussi dans les tensions, peurs et doutes qui peuvent animer tant le chercheur que les autres personnes avec qui il est en rapport. Les deux études connectent et confrontent cette situation d'un homme aux perspectives fluctuantes parce qu'inscrit dans une double position, donc dans des mouvements constants de frontières. Cet article inclut les exposés des deux auteurs, en tentant d'explorer le double séjour dans leur terrain et les spécificités des espaces observés. Les deux textes, dans leur spécificité, abordent quelques points de similitudes : le « choix » du terrain et l'objet d'étude, l'entrée sur le terrain/champ (et en fait, les entrées au sens large), le jeu des « chapeaux » et des « distances » (par exemple, les manières de se présenter au groupe de pairs), le jeu opéré sur les frontières du champ, les stratégies (objectivées par la suite) qui se posent entre, d'un côté, une « vigilance » de l'enquêteur, l'objectivation de la recherche et, d'un autre, la possibilité de plonger dans la réalité du champ en oubliant la « casquette » de chercheur, ou encore, les réactions des agents du groupe de pairs à l'insertion et à l'activité légitim(é)e du chercheur-agent.

La question du rapport entre le chercheur et le terrain (ou les champs dans lesquels il fonctionne) permettent, selon nous, d'associer d'autres expériences et d'autres chercheurs dans les discussions au sein de la discipline tout en présentant les caractéristiques d'un espace, la position (entre)tenu par le chercheur, en repérant par objectivation (re)présentée, la trajectoire de l'agent littéraire ou punk dans l'espace considéré. Nous partageons le sentiment que dans le cadre de ces deux études, la possibilité de dissimuler l'enquêteur « agent-chercheur » laisserait un grand trou dans la production finale, et anéantirait la possibilité de comprendre finalement ce qui se joue et ce qui forcément intervient dans la production de la recherche. Enfin, il est possible d'appréhender cette contribution comme l'exécution d'une esquisse d'une auto-socioanalyse. Sur ce point, il nous semble presque « évident », lorsque le

---

<sup>1</sup> Gourir Malika, « L'observatrice indigène ou invitée ? Enquêter dans un univers familier », *art. cit.*, p. 111.

chercheur adopte une telle posture méthodologique, d'essayer de clarifier et de présenter la place du chercheur et le(s) rapport(s) à son terrain/objet, de se donner comme objet d'analyse réfutable, pour reprendre Popper. Le rapport entre les champs, leurs enjeux, règles et prises au jeu traversent ici aussi le chercheur, et l'éclaircissement de l'interconnexion entre l'enquêteur et chaque champ auquel il appartient peut être significatif à la compréhension de l'acte de recherche dans la situation dans laquelle le chercheur est doublement « one of the boys ».

### 1<sup>ère</sup> partie : La « familiarité réflexive » comme outil de recueil des données (par P. Humeau)

L'objet de recherche, que je poursuis en thèse, consiste à analyser l'espace dit *punk indépendant français*<sup>1</sup> en s'appuyant sur une tentative d'observation « totale ». Pour cela, et en re-mobilisant les présupposés théoriques évoqués ci-dessus, l'entrée dans cet espace a été longuement re-discutée. Souhaitant rompre avec l'ethnocentrisme de classe (intellectuelle), loin de l'exaltation de la culture populaire tout en étant en rupture avec un certain académisme, l'enjeu était dès lors de positionner son « corps » comme corps d'intériorisation et de transmission tout en objectivant ses propres pratiques punks<sup>2</sup>.

L'entrée, facilitée il est vrai par une connaissance (de la) pratique punk en amont, s'avérait dans un premier temps comme « atout » pratique mais, très vite, ce qui paraissait comme « naturel », « évident » et « aller de soi » mettait en avant la contre-partie d'une connaissance subjective et antérieure à

<sup>1</sup> Le terme générique de *punk indépendant contemporain français* permet de délimiter un espace commun (constitué de sous-espaces) grâce à certains indicateurs au sein duquel nous pouvons, non pas construire une population aux pratiques et représentations tout à fait *homogènes* (comme nous pourrions être tenter de le faire autour du terme *galvaudé* de « punk »), mais bien au contraire de relever l'hétérogénéité construisant en partie cet espace permettant ainsi d'appréhender la complexité de ces groupes en marge.

<sup>2</sup> Cf. Pierig Humeau, « De la "séduction" subjective à l'autoanalyse : une sociologie *pratique* des apprentissages par corps punk » (ouvrage collectif, à paraître).

cette recherche. Il fallait ainsi réapprendre à s'étonner des choses les plus quotidiennes, « ce qui n'est plus ou pas discuté », « ce qui fait rire ou non », etc. Le simple fait de déterminer des « classes » ou typologies d'objets, les différents groupes d'appartenance, la structuration même des rapports d'interactions ont été au début des plus difficiles à distinguer ou du moins à expliciter. De nombreuses discussions avec mon directeur de thèse autour de la structuration de cet espace, ne serait-ce qu'en termes musical ou politique, était pour moi d'une grande complexité dans la mesure où l'apparition de telle mouvance faisait par exemple référence – de manière sous-entendue dans mon discours – à tel type d'influence (musicale, politique, nationale et notamment anglaise). Il en était de même concernant les différentes panoplies punks, « redskins » et autre « crusts ». Autrement dit, et ceci au cours des premiers mois de mon insertion « universitaire » sur le terrain, il s'agissait finalement de se départir de tout le sens commun punk indigène capitalisé et intériorisé jusqu'à ce jour, pour essayer de re-dé-construire les catégories que je tenais comme « naturelles ». Rendre exogènes mes propos aux personnes *extérieures* à cette scène musicale était devenu un des premiers travaux d'objectivation m'obligeant par-là même à re-contextualiser l'émergence de telle ou telle mouvance, l'influence des pays exportateurs (anglo-saxons notamment) sur ces biens symboliques ou encore la réappropriation de ces biens par les agents importateurs et, ici, français. Autant d'éléments d'une historiographie à objectiver permettant à la suite d'envisager la structuration, les rapports de domination, les causes de mobilisations ou encore les luttes internes à l'intérieur de la scène punk française contemporaine.

Tout comme le choix d'un objet ne peut être complètement indépendant de la trajectoire personnelle de son auteur, il est éclairant de comprendre ce en quoi cette trajectoire amène l'agent-chercheur à p(v)ouloir travailler sur « son » objet<sup>3</sup>. Si l'une des conditions *sine qua*

<sup>3</sup> Autour des pratiques de recherche des enseignants-chercheurs, Soulier Charles, Faure Sylvia, « La recherche universitaire à l'épreuve de la massification scolaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°164, 2006, pp. 61-73.

non pour le choix du sujet consiste en un *intérêt* et ceci de quelque type qu'il soit (scientifique, culturel ou même économique), il paraît vain de « cacher » en quelque sorte son attirance pour tel ou tel sujet de recherche en pensant conserver une plus grande objectivité scientifique. A la suite des travaux de Pierre Bourdieu<sup>1</sup> ou de Philippe Coulangeon<sup>2</sup>, il paraît *ridicule* de penser que les *goûts* et *dégoûts* sont *personnels*, qui plus est dans le champ culturel et plus précisément musical. Une des questions autour du sens d'une objectivation participante est selon nous aussi de pouvoir s'auto-positionner dans les trajectoires probables, et ceci aussi bien dans le champ d'investigation que dans l'espace universitaire<sup>3</sup>. La double idée rend compte, selon nous, de l'intérêt, d'une part, d'interpréter le choix du thème de recherche mais aussi et surtout d'interpréter ce choix au travers d'une analyse de la trajectoire de l'agent. En postulant que l'*habitus* du chercheur oriente le choix des possibles lui-même étant restreint par l'effet de(s) champ(s), on comprend ainsi que le soi-disant « choix » n'est pas, en ces cas, complètement autonome, indépendant d'une volonté propre. Il serait d'ailleurs très intéressant dans une recherche plus large sur les choix opérés par les doctorants, autour de leurs objets, épistémologies et champs d'investigation, de les mettre en lien avec leurs trajectoires respectives et, notamment sur les sujets en marge du champ académique<sup>4</sup>. En un sens, refuser de faire ce

double travail de première objectivation donnerait à penser que travailler sur les punks, sur les avant-gardes littéraires, sur la noblesse d'Etat et/ou quelque soit le sujet de recherche n'est que « fruit du pur hasard ». Sans rentrer dans une vaste polémique, il nous semble primordial de pointer cet élément permettant, nous semble-t-il, de voir comment se construit à la suite de cette réflexion un projet de recherche<sup>5</sup> et par extension sa méthodologie.

### *Le droit d'entrée à payer...*

S'inscrivant dans la continuité des travaux de Loïc Wacquant et notamment ceux sur le monde pugilistique, l'intérêt scientifique d'une telle démarche pour nous était bel et bien de comprendre de l'intérieur, *in vivo*, les pratiques et les représentations des agents punks. Le droit d'entrée (en tant que musicien-militant) est relativement fort<sup>6</sup> dans cet espace, et a nécessité souvent de montrer « patte blanche » tout en démontrant son engagement (musical et militant). Les interactions possibles et relatives aux dispositions scolaires, au type d'établissement fréquenté, au réseau social et au lieu d'habitation des parents génèrent des rencontres diverses, mais aussi très spécifiques dans la catégorie des trajectoires aléatoires, ou

---

« objet » en tant que tel, nous pourrions relire avec attention l'ouvrage de Gérard Houdeville (étudiant de philosophie avant de s'engager dans sa thèse de doctorat à Nantes) : *Le métier de sociologue en France depuis 1945. Renaissance d'une discipline*, Rennes, PUR (coll. Le sens Social), 2008.

<sup>5</sup> Cette réflexion pourrait se prolonger avec l'évocation des techniques linguistiques mettant en avant lors des descriptions ethnographiques l'utilisation de la première personne du singulier. Alors que certains pensent « gommer » leur engagement sur le terrain – ce qui paraît être un leurre – en utilisant la troisième personne du singulier, comme si, par les qualités d'écriture, il y aurait gain d'objectivité ou de scientificité. Cette contribution vise au moins cet objectif, à savoir : montrer comment utiliser ses propres pratiques quelles soient musicales, militantes, ou littéraires comme outils de recueil des données et qu'elles peuvent après tout un travail d'objectivation (socio-analyse, retour réflexif, auto-ethnographie) devenir de riches matériaux lesquels peuvent et doivent être bien évidemment croisés avec d'autres données (entretiens, questionnaires etc.).

<sup>6</sup> Ce droit d'entrée « élevé » pour les musiciens n'est pas, il faut le préciser, le même que pour les agents du public pour qui ce dernier reste assez faible.

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit (coll. Le sens commun), 1979.

<sup>2</sup> Coulangeon Philippe, « La stratification sociale des goûts musicaux. Le modèle de la légitimité culturelle en question », *Revue française de sociologie*, vol. 44, n°1, 2003, pp. 3-33.

<sup>3</sup> Cf. Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, 1986, pp. 69-72.

<sup>4</sup> Sans prétendre à quelque résultats que ce soient, on pourrait également supposer que les sujets « porteurs » en sciences sociales, et notamment ceux qui obtiennent des financements, intéressent peut-être plus une certaine catégorie de doctorants, laquelle serait à définir objectivement. A l'inverse quelque part, ceux qui ont un « intérêt au désintérêt » dirait Pierre Bourdieu ou du moins qui s'en « réclament », ont tout intérêt à se distinguer par des terrains et des techniques moins académiques rappelant par là même leurs (dis)positions dans le champ universitaire. Même si ce n'était pas son

mieux, des trajectoires « déterminées par l'indétermination »<sup>1</sup>, qui font qu'avec un ami<sup>2</sup> d'enfance, je me suis retrouvé à écrire dans ce que les punks appellent un fanzine<sup>3</sup>. J'étais encore bien loin de la dynamique d'une recherche de terrain. Par la « petite porte », n'étant moi-même pas musicien, j'ai pu avoir accès à toute une série de discussions avec des groupes de punks plus ou moins (re)connus. Faisant les interviews des groupes pour ce petit journal, je remobilisais en quelque sorte de petites connaissances qui allaient servir, rétrospectivement parlant, dans la pratique actuelle de l'entretien semi-directif, ce au travers d'une grille d'entretien mais aussi et surtout au travers de l'enregistrement intégral de ces interviews. En opposition à la presse spécialisée, les groupes qui avaient déjà connus de « mauvaises » expériences avec ce type de journaux (« erreurs sur les (pré)noms », « sur les engagements du groupe », etc.) nous félicitaient de cette démarche : « Au moins il n'y aura pas d'erreurs », « vous êtes plus pro' que les pro' », etc. Par ce biais d'une « méthodologie » qui se fait sans se penser et à l'encontre des méthodologies dominantes, nous nous *distinguons* des autres fanzines tout en proposant aux groupes de leur envoyer

quelques numéros du fanzine avec la retranscription intégrale de l'interview<sup>4</sup>. Alors que j'entrais à l'université, cette « dé-formation » pré-universitaire qui allait en s'additionnant des apprentissages propres à la sociologie donnait un réel poids à notre *journal* puisque « c'était vraiment ce qu'ils voulaient dire »<sup>5</sup> et nous étions reconnus par et pour cette méthode de travail sortant du carcan journalistique habituellement lu même dans le monde des fanzines. Certains groupes et/ou managers nous contactaient directement pour que nous réalisions ce type d'entretien. Nous recevions ainsi quelques dizaines de disques « promotions » par certains labels de production indépendants. Cette expérience a duré plusieurs années et m'a permis entre autres de construire un réel réseau d'interconnaissance, lequel allait être remobilisé par la suite.

Pendant plusieurs années, je me suis donc retrouvé quasiment tous les week-ends en concerts. Parfois comme public, quelques fois comme « chroniqueur », toujours comme « une personne qui vient » à ce genre de concert et (re)connue comme telle. La visibilité, nous y reviendrons, est quelque chose qui structure vraisemblablement l'ordre des choses et permet de se construire un certain capital symbolique re-mobilisable dans d'autres sphères adjacentes (musicale et (ou) militante par exemple). Au bout de quelques mois, l'idée de jouer avec ce même ami d'enfance et mon amie est survenue. Complétant en un sens l'activité « journalistique », le fait de jouer de la musique allait prendre très rapidement le dessus jusqu'au jour où ce fanzine n'allait plus être publié<sup>6</sup>. Autodidactes tous les trois, cet ami nous a

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, *Les règles de l'art. Genèses et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil (coll. Libre Examen), 1992.

<sup>2</sup> Petits fils de menuisier et d'agriculteur, fils (unique) d'ouvrier(e). Agé de 8 ans de plus que moi, il a suivi, début des années 1990, une formation technique (baccalauréat électro-informatique) qu'il n'a pas obtenue. Incorporé pendant un an chez les « parachutistes » pour accomplir son service militaire, il a ensuite trouvé du travail dans une petite entreprise locale comme magasinier. Il est resté selon mes notes, 4 ou 5 ans dans cette entreprise avant de démissionner « parce qu'il ne supportait plus d'être exploité » (Extrait Entretien. C1 bis, Mars 2004). Il est aujourd'hui en « contrat aidé » dans une école primaire. (2007).

<sup>3</sup> Contraction anglo-saxonne de « FANatic MagaZINE ». Ce petit journal, au format oblong de 16 pages A4, était constitué d'articles « politico-culturels », assez proches de certaines brochures syndicales. Des interviews de groupes, des critiques de disques et littéraires venaient compléter l'ensemble. Il était distribué « main à la main » ou par envois postaux. Gratuit et tiré entre 300 et 500 exemplaires selon les numéros, il avait ainsi une visibilité nationale au sein de cet espace du fanzinat punk français. Il faudrait dire, pour faciliter la compréhension, que cet espace compte entre 100 et 150 références tout au plus.

<sup>4</sup> Nous présentions nos interviews comme « quelque chose de sérieux », « où les personnes pouvaient dire tout ce qu'elles voulaient », « qu'il n'y aurait pas de censure » et que, pour faire cela, il fallait que nous enregistrions. Sur vraisemblablement 40 ou 50 groupes, pas un seul groupe n'a refusé de coopérer.

<sup>5</sup> « Ben au moins si tu enregistres et que tu retranscris sans rien changer, sans commentaire tu redonnes la parole aux groupes pas comme le magazine [...] ».

<sup>6</sup> Le travail effectué pour la réalisation de ce fanzine nous prenait de plus en plus de temps. Mise en page, rédaction d'articles, réalisation d'interviews et donc leur retranscription intégrale, critiques de disques, tirages, envois postaux, etc., tout ceci représentait certainement plus d'une centaine d'heures par numéro.

montré<sup>1</sup>, en quelques semaines, par mimétismes (*mimesis*) et « à l'oreille », comment *jouer* de la musique. A ce titre, ce qui paraît tout à fait remarquable, c'est de noter que nous n'avons jamais parlé *entre* nous de *style* ou de catégorisation musicale, comme si la musique punk paraissait presque « naturelle » et « allant de soi ». Autrement dit, je ne me souviens pas d'avoir entendu au cours de ces répétitions : « nous allons faire du punk », ou quelque chose qui pourrait s'en rapprocher, et il s'agissait finalement du « [...] long processus dialectique, souvent décrit comme "vocation", par lequel "on se fait" à ce par quoi on est fait et on "choisit" ce par quoi on est "choisi", et au terme duquel les différents champs s'assurent les agents dotés de l'habitus nécessaire à leur bon fonctionnement »<sup>2</sup>. Alors même que les premières répétitions se faisaient, par un manque de technique certain (et surtout de ma part), nous pratiquions une musique assez proche du style *punk garage* ou de la musique *punk pub*, dirait-on outre Manche. Musique « basique et binaire », « relativement lente », avec très peu de mélodies différentes, nous répétions toutes les semaines, le samedi après-midi. Que ce soit le vendredi ou le samedi soir (quand nous n'étions pas en concert), nous nous retrouvions dans un café pour discuter toute la nuit de fanzines et plus largement de musique punk. Sans rentrer dans les détails de ce mode d'insertion, mais en offrant quelques indicateurs et notamment en termes de durée, j'étais « actif » (fanzine, « spectateur » puis membre d'un groupe) au sein de cet espace musical depuis maintenant un peu plus de trois ans. Parallèlement à ces différentes *expériences* punks, lesquelles rassemblaient tout aussi bien un pan musical que militant, je me suis rendu compte que cet espace étant quasiment absent de la littérature scientifique française. A l'inverse des anglo-saxons ou même des allemands, les sociologues français ne s'étaient pas du tout intéressés à ce(s) groupe(s)

d'agents. En toute modestie et avec le recul des années, mon intérêt « universitaire » au cours de ma maîtrise pour cet espace était d'essayer de (d)écrire ce que je pouvais faire/voir tous les week-ends en posant un regard sociologique sur cette pratique culturelle<sup>3</sup>. Construisant mon parcours universitaire autour de cette idée, je me suis « déplacé » en Angleterre pendant huit mois pour voir ce qui se jouait dans l'un des deux pays créateurs de ce style musical. Avec l'accord et l'appui de mon directeur de recherche, nous avons pu ainsi travailler sur l'émergence puis la réappropriation des biens culturels, ici punks, en observant notamment les influences politico-culturelles des contextes nationaux sur ces espaces avant-gardistes. Après la réalisation de mon DEA, la mise en avant des atouts d'une auto-ethnographie et la relecture, entre autres, de « Corps et Ames » de Loïc Wacquant, je souhaitais poursuivre cette aventure intellectuelle et humaine au travers d'une observation totale où mon corps serait positionné comme outil de recueil de données. Non sans difficultés à mettre en place<sup>4</sup>, cette étude visait à montrer qu'une pratique pouvait être la base d'un long apprentissage par corps,

<sup>3</sup> Humeau Pierig, « Les fanzines *punk rock* indépendants français », mémoire de Maîtrise (sous la dir. de B. Geay), Poitiers, Université de Poitiers, 2004.

<sup>4</sup> Nous avons dans un premier temps pensé intégrer un groupe de musique punk reconnu nationalement afin d'être avec lui, en tant que *roadies*, au cours d'une longue période. Après plusieurs refus, et avec la possibilité offerte au travers de mon groupe de musique, j'ai ainsi pu en tant que musicien *jouer le jeu* d'agent légitime punk. Au travers d'une série de concerts, d'enregistrements et de toute une série de situations autour de la musique punk, j'ai pu au service de l'étude positionner mon corps comme outil de recueil et d'analyse des données. Non sans précautions et préoccupations méthodologiques, il a fallu au cours de ces trois années prendre note et décrire le maximum de situations, récolter la littérature « indigène » complétée par une série d'affiches et de flyers, de photographies et de films. Une série de questionnaires à grande échelle a été aussi réalisée au cours de cette étude visant à obtenir quelques indicateurs objectifs comme l'origine sociale, le niveau de formation, âge, sexe, quelques pratiques culturelles, la date d'entrée dans cet espace, les groupes écoutés, l'intérêt des styles vestimentaires et « capillaires » etc. Ces données ont été parachevées par une série d'entretiens réalisés en partie sur les lieux de concerts mais aussi dans des lieux un peu plus « neutres ».

<sup>1</sup> Cet agent avait déjà eu un groupe de musique pendant 3 ou 4 ans. Il avait acquis ainsi une certaine technicité punk, et connaissais la fameuse technique du : « Je vous fais voir une note, deux notes... cherchez-en une troisième et vous savez jouer du punk ».

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit (coll. Le sens commun), 1980, p. 112.

objectivée par un retour réflexif, lequel permettrait selon nous d'appréhender le « sens du jeu » punk. D'un point de vue plus « macro », l'un des enjeux théoriques de cette thèse était de montrer que l'espace punk pouvait être pensé et reconstruit de manière homologique à un champ de production culturelle dans lequel il y aurait certaines lois spécifiques, une autonomie relative, un certain type de recrutement social, etc.

*D'une pratique subjective à l'objectivation de cette pratique.*

Le corps et l'apprentissage par corps sont à penser comme une construction sociale qui n'est ni linéaire, ni mécanique mais au travers desquels une série de socialisation donne forme à ce corps punk. Si « le corps trouve ainsi sa place dans une théorie générale de la culture et s'inscrit dans l'étude des mécanismes de socialisation par lesquels le groupe façonne des individus à son image »<sup>1</sup>, le fait d'us(it)er son corps au service d'une étude sociologique, c'est se donner les moyens d'incorporer l'ensemble des codes vestimentaires, langagiers, et nous pensons par exemple au style articulatoire mais aussi aux manières de se mettre en scène (au double sens du terme), aux manières de se mouvoir, bref, à l'hexis corporelle<sup>2</sup>. Cette hexis, qui peut bien sûr être caricaturée comme toute apparence physique, n'en est pas moins un long apprentissage, où l'usurpation (pour enquêter) peut s'avérer dans ces espaces comme tout à fait dangereuse. Une anecdote notée brièvement sur un des mes cahiers ethnographiques peut illustrer ce propos.

« A la suite d'une discussion informelle avec un punk, je lui propose de lui poser des questions. Lui ayant parlé de ce que je faisais autour de la scène punk (une recherche) je sors mon [petit] questionnaire pensant que ce serait accepté. [...] J'ai bien cru que j'allais avoir de graves problèmes physiques. » [Pour résumer cette situation, j'avais griffonné dans la soirée sur mon cahier une tête « boxée »]

<sup>1</sup> Detrez Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil (coll. Points essais), 2002, p. 78.

<sup>2</sup> Humeau Pierig, « L'hexis corporelle punk et les effets de socialisation », *Regards Sociologiques*, « Corps et Habitus », n°35, 2008, pp. 55-64.

Cet exemple montre, il me semble – alors que j'avais l'ensemble des connaissances, des codes langagiers, vestimentaires, etc., et une série de questionnaires déjà remplis dans les mêmes conditions – que d'une part, même faisant « partie » du groupe de pairs on peut tout à fait être mal compris (ou « se faire mal comprendre »), mais aussi et surtout que l'utilisation de ce type de recueil de données « formalisé » pose un véritable problème de terrain. Au-delà de la violence symbolique qu'il produit auprès des enquêtés, l'enregistrement des entretiens s'avérait aussi un problème récurrent mais lié en partie à ce terrain<sup>3</sup>. « Apprendre par corps », la technicité musicale punk, la manière de se présenter, de boire ou de se tenir, autant d'éléments qui ne peuvent s'apprendre que par mimétismes, par observations et par réappropriations sous peine d'être assez vite exclu du groupe de pairs. C'est par tout ce travail d'intériorisation puis d'objectivation que le musicien punk, qui est aussi ici chercheur, peut donner des descriptions fines de constructions « de carrières » et arriver par exemple à déterminer l'âge social des agents punks. En observant comment son propre corps évolue, ses propres manières punks, ses réflexions spontanées qui apparaissent comme allant de soi dans cet espace, etc., toutes ces représentations mises en pratiques de ce qu'est être punk sont de riches matériaux à noter puis à analyser. Le rapport au corps, à son corps est quelque fois des plus complexes quand les casquettes de chercheurs et d'*insiders* se brouillent. Je me souviens ainsi comment, après de longs week-ends sur la route à faire des concerts, j'avais du mal à retourner dans des espaces autres que celui du punk. Et c'est une des difficultés à surpasser quand on se lance dans une recherche de ce type parce que justement, objectivement, ce qui est visé après l'incorporation et la transmission

<sup>3</sup> Les refus d'entretiens ont été annotés dans différents cahiers et seront analysés plus amplement. Je « m'amusais » pendant un temps, toujours avec la préoccupation d'être minutieux, à enregistrer sauvagement les négociations pour les enregistrements. (Je faisais ceci dans un but précis : essayer, pour moi, d'objectiver ces refus.) Parfois et non sans gêne, je me retrouvais paradoxalement obligé d'éteindre le micro pour le redémarrer puisque j'enregistrais déjà. De manière plus générale, concernant la réalisation des entretiens, nul doute que l'empathie ici, rime avec la sympathie.



d'une pratique, c'est bel et bien sa mise à distance. « Pouvoir être sans devenir complètement ». Alors même que la situation du chercheur peut devenir secondaire par rapport à son terrain parce que les « informateurs » privilégiés sont devenus également des membres de son entourage voire même des amis, la re-prise de l'état de chercheur peut s'avérer comme une réelle épreuve tant humaine qu'intellectuelle. Comme nous le confie par exemple l'anthropologue Florence Bouillon dans son ouvrage sur *Le monde des squats* : « Le chercheur lui-même doit d'ailleurs parfois se faire violence pour ne pas oublier qu'il doit produire un texte et des analyses, alors qu'il est submergé par les émotions, qu'il s'identifie aux enquêtés, parfois qu'il les déteste, ou parce qu'il est tout simplement épuisé ».

Le recueil des données est si dense qu'il faut faire des choix, opter pour tel type de dépouillement, ne pas tomber dans une espèce « d'autobiographie psychologisante » ou « d'illusion biographique » tout en gardant des matériaux objectivés de sa propre pratique, « sortir du terrain » alors même que son réseau d'interconnaissance est sollicité et vous sollicite quotidiennement, prendre du recul sur une pratique connue alors même que « l'appel » du terrain et le temps à re-donner sont de plus en plus importants. Et il est à noter, d'après mon expérience de terrain, que c'est certainement une partie du fameux « contre-don » qui se joue en partie à ce moment là, et notamment – vers la fin de l'étude – sur les frontières entre l'agent punk observant et le chercheur observé. Il m'est apparu après dépouillement de mes premières descriptions, de mes premiers entretiens ou analyses filmiques/photographiques que le fait « de donner » de sa personne en tant qu'agent légitime du champ musical s'il en est, c'est aussi opérer une re-transmission de ce que cet espace a pu ou bien voulu donner à voir à l'observateur<sup>1</sup>. L'ouverture de certaines portes

<sup>1</sup> J'en profite d'ailleurs encore pour remercier les différents interlocuteurs qui ont réalisé pour une grande majorité d'entre eux tout un travail de recherches (d'archives, d'affiches, d'articles de presses etc.) et qui m'ont consacré autant de temps qu'ils pouvaient m'en accorder. Je n'aurai certainement pas pu avoir la même

symboliquement mais aussi pratiquement cadenassées comme celles des squats dits artistiques a été pour le groupe au cours de cette recherche une forme de reconnaissance (symbolique) accordée par les pairs mais aussi la possibilité pour ces agents punks, de donner l'opportunité à un agent universitaire « autorisé » de parler de leurs pratiques qu'eux *pensent* comme légitimes ; le fait de *squatter* et de *re-aménager* ces lieux en déperdition. La reconnaissance a d'abord été accordée à notre groupe de musique parce que nous participions activement à un réseau se réclamant des mêmes valeurs et autres engagements militants. En retour, et j'ai envie de dire personne n'était dupe de cette situation<sup>2</sup>, les organisateurs et qui plus est les autres groupes connaissaient ma situation d'observateur participant. Pour autant, il me semble que j'ai été accepté en tant que punk légitimé à part entière et non pas tellement comme un observateur<sup>3</sup>. J'ai pu ainsi, et non de manière systématique, mais avec la multiplication des situations et tout le travail d'objectivation, arriver, je l'espère, à comprendre certaines interactions qui, sur le coup, me paraissaient anecdotiques ou pour d'autres troublantes, mais qui, de fait, avaient un (véritable) sens pour appréhender l'ensemble. Dans la deuxième partie de cet article concernant le champ littéraire Israélien, Y. Rachamin cite un des poètes du groupe

---

quantité et surtout la même qualité d'informations sans l'aide et le soutien inconditionnel de toutes ces personnes. En guise d'élément de réponse à leur participation active, je retiendrai cette citation (M1, RB, nov. 2007) : « Pour une fois que quelqu'un parle de nous ».

<sup>2</sup> Pour un concert « antiG8 », un squat nous avait contactés pour venir jouer une deuxième fois dans ce lieu. Arrivés sur place, des élus locaux m'étaient présentés par les personnes ayant « ouverts » ce lieu autogéré. Essayant de légitimer « leur actions », ils utilisèrent au cours des discussions le statut professionnel de personnes présentes dans le public (un médecin, un avocat, un instituteur...) et dans les groupes de musique : « Dans les groupes, il y a deux formateurs et même un sociologue, alors vous voyez !!! [...] ». Je tenais ici la situation de l'Universitaire, au potentiel légitimant.

<sup>3</sup> La place de la « vanne » pourrait compléter ces quelques évocations : « Ne porte pas cet ampli Pierig il est trop lourd pour un sociologue ! » ou encore « A ces chercheurs ! Ils se font mal aux mains ! » ou encore « Ici on n'est pas assis derrière un PC. »

« Emda » : « J'espère que tu sauras bien écrire où se trouve aujourd'hui la vraie littérature ». S'octroyant le droit de lire nos contributions respectives afin d'avoir un regard critique et complémentaire sur nos travaux, j'ai eu l'impression, au cours de cette relecture, de revivre la situation évoquée ci-dessus en repensant à mon terrain. Reprenant mes différents cahiers ethnographiques, je me suis mis en quête de retrouver cette idée et je vous en livre, je crois, un des meilleurs exemples : « J'espère que tu diras où se joue la vraie musique ». Par cet extrait, lequel mériterait d'ailleurs d'être analysé, on voit d'une part le décalage social/linguistique entre l'auteur israélien et l'auteur punk de ces paroles (« l'écrire » et « le dire ») mais aussi leurs diverses représentations de nos travaux respectifs. Pour cet agent punk, dans le cadre de ma recherche, mon travail était pensé comme un « exposé oral », peut-être comme une forme de « dossier », et non comme un travail universitaire « écrit » rappelant au moins deux choses : son rapport à l'école (conflictuel tout comme celui de l'autorité parental d'ailleurs) et plus globalement son (faible) capital culturel/scolaire. Au-delà de cet exemple qui n'a qu'un intérêt anecdotique ici, il faut noter que *l'utilisation* de l'agent « *insider* » par les enquêtés est aussi un moyen pour leur groupe de prendre la parole alors même qu'ils ne l'ont que rarement. Redonner en quelque sorte la parole à ces groupes « dominés » et mal connus au travers d'une étude universitaire, c'est ouvrir la possibilité par comparaisons/oppositions de comprendre ce qui se joue également à côté de ces groupes d'avant-garde, souvent en marge. Rendre compte ainsi de son terrain au travers d'un apprentissage par corps, c'est proposer au lecteur un regard objectivé sur un espace social où l'étude de celui-ci nécessite de « faire corps » avec lui tout en désindividualisant les rapports (quasi-amicaux) d'interactions. C'est à ce prix que le travail d'objectivation gagne à être réalisé.

Enfin, une dernière évocation autour de ce retour réflexif concernerait la sortie du terrain d'enquête. Comment réussir à sortir sans être pensé comme maintenant désintéressé ou voir même comme un « traître »? Comment se garder du temps pour l'écriture alors même

que les sollicitations n'ont jamais été aussi nombreuses parce que le chercheur a agrandi jour après jour son arbre d'interconnaissances ? Comment s'éloigner de ses connaissances, de lieux communs, d'ambiances si particulières, bref d'un *style de vie* que l'on a pu côtoyer pendant plusieurs années ? Toutes ces questions ont retenti pour moi, au moins au début, comme une véritable déchirure ne serait-ce que par l'impossibilité de lier *terrain* et *travail d'écriture* et (ou) de lecture « soutenue ». Sur les conseils avisés de certains collègues ayant connu ce type de situation (d'engagement et de mise à distance), je n'ai pas réussi à sortir à moitié ou « n'ayant plus qu'une jambe » dans cet espace. Essayant différentes techniques de coupures, de ruptures, tout en gardant contact, je n'ai pas pu, à mon grand désarroi (humainement parlant), réussir à tenir cette position. Ceci pose finalement la question de la violence *occasionnée* entre cette mise à distance de « l'autre » (pair) au travers de l'écriture et la chaleur des échanges et autres liens affectifs. Je trouvais systématiquement une « occasion » ou un « prétexte » de délaisser le travail de recherche formalisé que constitue l'écriture sociologique pour aller voir ce qui se passait ici ou ailleurs, de rediscuter de certains (nouveaux et ou plus anciens) groupes, etc. Tout se passait comme si le fait de reprendre le travail universitaire était corrélé à mon (auto) exclusion du groupe de pair, chose à laquelle je n'arrivais pas, au moins au début, à faire face. Profitant du contexte estival qui est souvent synonyme de pause musicale pour une grande majorité de groupes de punks – qui ne font pas ou très peu de festival par exemple –, je suis sorti « d'un coup » tout en côtoyant mes informateurs privilégiés mais dans d'autres contextes que celui des concerts. Alors même que nous parlions toujours de cet espace, ce temps latent (où j'écrivais également) m'a permis, je l'espère, de re-prendre suffisamment de distances face à mon objet tout en dégagant suffisamment de temps pour produire une analyse objectivée qui déplace les considérations non sur des projections personnelles, mais sur une production de connaissances capable de faire saisir autant les logiques humaines que structurales qui régissent cet espace.

## 2<sup>e</sup> partie : Une perte contrôlée de contrôle dans l'espace littéraire (par Y. Rachamim)

Dans les années 2004-2007, j'ai effectué une enquête au sein du groupe littéraire « Emda » (« Position », fondé à Tel-Aviv en 1995)<sup>1</sup>. Le groupe « Emda » fait partie du courant moderniste de la littérature hébraïque, publie une revue littéraire, et gère une modeste maison d'édition<sup>2</sup> tout en tenant une réunion hebdomadaire dans un café. Cette réunion est une *institution* qui permet de consolider et de préserver le groupe<sup>3</sup>. La revue a été créée par cinq auteurs – trois poètes et deux écrivains –, tous de sexe masculin. Parmi eux, trois agents (deux poètes et un écrivain) constituent le noyau dur du groupe, gèrent la revue et la maison d'édition tout en guidant le groupe. Autour de ce « noyau dur », un groupe d'une douzaine d'auteurs s'est réuni régulièrement au fil des années. Il faudrait noter ici que près d'une centaine d'auteurs ont participé d'une manière ou d'une autre aux différentes activités et (ou) publications. Mon enquête s'est focalisée sur les différentes luttes du groupe pour acquérir une reconnaissance littéraire. Pour ce faire, j'ai analysé, entre autres, le fonctionnement du noyau dur d'« Emda », lequel comprend trois auteurs nés dans la seconde moitié des années 1960 et actifs dans

le champ littéraire depuis le milieu des années 1980<sup>4</sup>.

Les fondateurs du groupe se sont rencontrés lors de leur participation à l'activité d'une autre revue qui avait une table littéraire, « Achshav » (« Maintenant »). Cette revue fonctionne depuis de la fin des années 1950 autour de l'image charismatique et contestable de l'éditeur, le professeur Gabriel Moked. Pendant les années 1950 et 1960 (période où la poésie avait un statut élevé dans la culture israélienne) la revue « Achshav » et sa maison d'édition ont publié les poètes les plus importants de ces deux décennies. A la différence de la revue « Achshav », qui a su s'imposer depuis sa création, « Emda » est né dans les années 1990, à un moment où la poésie avait perdu de son prestige et n'était donc plus en vogue dans l'espace culturel israélien. De plus, la revue a été créée par des auteurs encore méconnus (ou du moins en attente de légitimité) de la scène littéraire. Dans ce contexte, le groupe a eu un début difficile, et sa revue avait une position dominée avec peu de visibilité dans le champ littéraire. Les luttes d'« Emda » ont donc eu une double perspective : protestation contre « l'état du champ » au nom de l'autonomie littéraire, et lutte contre la situation marginale du groupe. Au cours des années, parallèlement à la production littéraire, « Emda » s'est tournée vers l'histoire pour redécouvrir et tenter de réhabiliter des auteurs et des textes « oubliés » et « délaissés »<sup>5</sup>. J'ai analysé ce projet comme étant des efforts – auto-interprétés dans des termes de mission et d'appréciation littéraire – pour se centraliser sur le présent au moyen d'une réhabilitation des laissés pour compte du passé, auteurs qui – selon la version d'« Emda » – « n'auraient pas reçu la reconnaissance qu'ils auraient méritée, même dans leur temps, il y a quelques décennies ». Autrement dit, « Emda » s'est révolté contre ses « frères » contemporains avec l'assistance des « oncles » redécouverts.

<sup>1</sup> Les résultats de l'étude ont été présentés dans une thèse de Master : Rachamim Yechezkel, « Ink Wars : The Emda group's struggles for recognition in the Israeli literary field », thesis for M.A degree carried out under the supervision of Prof. Yehouda Shenhav and Prof. Motti Regev in the department of Sociology and Anthropology, Tel Aviv University, september 2007 (hébreu).

<sup>2</sup> Jusqu'ici « Emda » a publié 18 numéros de la revue et environ 35 livres.

<sup>3</sup> Les groupes et les revues littéraires qui survivent plus de 12 années ne sont pas un phénomène répandu dans l'histoire de la littérature hébraïque. D'après l'historienne de la littérature hébraïque Nurit Govrin, « les caractéristiques les plus importantes des revues littéraires hébraïques des dernières générations sont, d'une part, leur grand nombre et, d'autre part, leur courte espérance de vie. Quelques unes seulement ont survécu plus de cinq ans » (Govrin Nurit, *La lecture des générations : littérature hébraïque dans ses cercles*, Tel Aviv, Gvanim, 2002 ; c'est moi qui ai traduit de l'hébreu, comme le reste des citations en hébreu dans ce texte).

<sup>4</sup> Amos Edelheit, Ran Yagil et Arik Alef.

<sup>5</sup> Sur l'instrument de la re-découverte et la répartition des auteurs du passé entre les auteurs du présent, voir Bourdieu Pierre, « La critique du discours lettré », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°5-6, 1975, pp. 4-8.

Au fil des années, on peut noter un renforcement modéré de la position d'« Emda » sur plusieurs plans : au niveau institutionnel avec notamment une coopération avec des maisons d'éditions plus prestigieuses, mais aussi dans le milieu de la réception de la critique et des prix ; et, enfin, dans la réception des rôles et la mobilisation de nouveaux agents. Récemment, principalement depuis l'année 2005, les discours littéraires médiatique et critique parlent de plus en plus – non sans méfiance – d'une petite renaissance de la poésie en Israël et en particulier à Tel Aviv<sup>1</sup>. Ce contexte, qui inclut l'établissement de nouveaux magazines littéraires et des groupes, comme un retour de discours vivant autour de la poésie, contribue aussi à la visibilité croissante et tardive d'« Emda ».

J'ai connu le groupe trois ans avant le début de l'enquête, et avant même le début de mes études en sociologie. Un membre du groupe, Yossi Granovski, qui a travaillé comme bibliothécaire dans ma ville – après des conversations sur les métiers littéraires et une présentation informelle de textes que j'ai écrits – m'a invité à participer à la table du café du groupe. La conversation autour de cette table portait principalement sur la littérature. Le groupe faisait référence à des noms que je ne connaissais pas et utilisait des expressions et des codes, parfois même des gestes, difficilement déchiffrables pour moi. Edelheit, le vrai fondateur du groupe, s'est tourné vers moi pour discuter de mes poèmes (présentés à Granovski), tout en m'interrogeant sur mes préférences littéraires. Au fil du temps, je comprenais que j'étais alors dans une sorte de rituel informel de classification et de (pré)jugement littéraire (« Qu'est ce que vous lisez ? », « Qu'est-ce que vous pensez de tel et tel auteur/sujet ? », « Avez-vous apporté un texte que vous avez écrit ? », etc.). A la fin de la réunion, j'étais convié à assister aux futures rencontres du groupe. Pendant quelques mois, je m'y rendais régulièrement. J'apportais des textes, je recevais quelques objections vis-à-vis de mon travail et je lisais des textes réalisés par

d'autres poètes et écrivains. Quelques temps plus tard, je m'y rendais un peu moins fréquemment. Durant l'été 2002, la revue « Emda » a fait paraître ma première publication littéraire.

A peu près trois ans plus tard, j'ai demandé à Amos Edelheit et Ran Yagil s'ils accepteraient que j'écrive mon Master sur « Emda » en précisant que « je n'avais aucune idée du résultat que pouvait donner une telle recherche ». L'idée a été acceptée positivement. Edelheit, alors la figure dominante d'« Emda », m'a dit : « Ce que tu écriras, si c'est vrai, même si c'est très négatif, nous serons prêts à l'imprimer dans la revue même ». Cette réponse est cohérente avec les prises de positions d'Edelheit et « Emda » : purisme et critique qui tournent vers l'extérieur comme vers l'intérieur. A cette étape, j'avais déjà en main plusieurs publications littéraires (dans des revues, quotidiens et un livre pour enfants), alors j'ai commencé cette étude, sans définir clairement et explicitement les axes de recherche, comme un agent pris dans (et guidé par) son terrain. Pour les besoins de l'enquête, et notamment le recueil des matériaux, je suis revenu assister à l'activité du groupe très régulièrement.

Il m'aura ainsi fallu trois années très denses et très complexes d'observations de terrain, pour ici, dans le cadre de cette contribution, tenter de dégager quelques uns des points les plus saillants. Dans un premier temps se pose la question de l'appartenance : étais-je membre de ce groupe au début de l'étude ? Cela n'était finalement pas si clair. Je ne me suis pas défini comme cela<sup>2</sup>, au moins au début, et du côté des rédacteurs en chef, il me semble qu'ils ne me considéraient pas de cette manière non plus (en guise d'exemple, après la première publication, je n'ai pas été invité à publier dans le numéro suivant). De sorte qu'en dépit de la double casquette que j'arborais et de l'expérience initiale, il était clair pour mes interlocuteurs que j'étais là aussi comme *enquêteur*. Je me souviens d'avoir été très préoccupé par ce manque de clarté en rapport à

<sup>1</sup> Pour une source en français, voir Giladi Amotz, « Chemins de l'anti-conformisme : deux nouvelles revues littéraires à Tel-Aviv », *Yod*, n°13, 2008, pp. 171-180.

<sup>2</sup> En fait, j'avais déjà senti qu'une telle définition inclut une stigmatisation négative. Au-delà de cet angle « opportuniste » assez conscient de cet écrivain très-débutant que j'étais, je n'ai pas compris la pratique tellement agressive d'« Emda ».

mon positionnement pour cette recherche. Afin d'effectuer un retour réflexif sur cette double position, et de tenter de contrôler ses conséquences possibles (que je n'avais pas encore exactement comprises à l'époque), je commençais à garder une distance, et évitais d'intervenir et (ou) participer aux discussions du groupe. Je me suis efforcé de participer moins pour observer d'avantage.

Plus tardivement, j'ai été embarrassé par ma réaction forcée et peu naturelle. J'ai senti que mon éloignement et mon hyper-précaution ne pouvaient pas vraiment m'aider et je me suis retrouvé en contradiction avec la dynamique « naturelle » de l'existence<sup>1</sup>. Petit à petit, j'ai renoncé aux efforts pour contrôler la situation et cette mise à distance ; en particulier, j'ai renoncé à cette angoisse du « trop » *insider*. Les trois membres du « noyau dur » ont collaboré sans trop de résistances tout en intériorisant les besoins de l'étude. Parallèlement, le dialogue littéraire entre nous a continué. Dans le circuit moins central d'« Emda », ils poussaient de temps en temps quelques intérêts pour l'étude. Cet intérêt provenait, selon moi, de raisons de sociabilité, d'un intérêt intellectuel, et certaines fois aussi de raisons purement narcissiques. Mais en général, j'avais l'impression que mon séjour comme chercheur sur ce terrain avait pris un statut secondaire en comparaison à mon assistance comme autre écrivain ou poète. J'ai évité et ignoré des définitions claires quant à mon engagement et j'ai opéré une distinction artificielle entre les deux. En fait, l'ambiguïté, ou le brouillage des frontières entre ces deux positions m'a servi dans la pratique. D'un côté je n'ai pas été soupçonné d'être un sujet (entièrement) étranger, désintéressé de l'idéal littéraire et, d'autre part, comme auteur débutant, je n'ai pas conçu ce séjour avec le groupe – même lorsqu'il était très long et n'était pas si productif ou effectif – comme une perte de temps. De fait, j'étais préoccupé par

mes propres textes, mon activité littéraire et je me créais par là même des contacts très enrichissants. Au fur et à mesure, l'illégitimité que je m'étais construite a laissé place, aux moments importants, au sociologue qui se « réveillait », apprenant en quelque sorte de manière spontanée et beaucoup moins forcée et « artificielle » qu'auparavant. Il me semble qu'avec le renoncement à une définition claire et le refus d'un contrôle « coûte que coûte », le groupe m'a permis d'appréhender la position du chercheur et de la poser comme acte légitime non seulement à l'intérieur d'un groupe, mais aussi pour moi-même, comme prisme d'un flux d'information plus spontané, multidirectionnel et peut-être moins arbitraire, voire normatif. De plus, l'étude a commencé à inclure et comprendre des contextes, des groupes, des événements plus vastes, relatifs au champ littéraire, à sortir du groupe « Edma » et de la préoccupation des aspects propres au « micro » interactions qui, quitte à paraître un peu moins pertinente, n'obstruait plus mon regard et n'affectait plus l'entièreté de ma conscience.

Un effet de ma proximité avec l'objet et ma connaissance partielle et partielle avec beaucoup des éléments « de surface » de l'espace littéraire, a permis aussi de réduire l'étonnement et le questionnement sur la découverte des choses les plus « quotidiennes »<sup>2</sup>. Par exemple : la façon dont circulent des gens et des textes dans (et à travers) le groupe ; les histoires (re-)racontées sur « les anciens jours » de la table de « Achshav » ; et les imitations comiques de ce monde « mythologique » ; ou encore les dénonciations fréquentes des ateliers d'écriture qui expriment, pour les membres du groupe, la croyance puriste de « la vocation littéraire » et qui soutiennent « l'expression de "l'appel" ressenti par un sujet créateur hors de tout

<sup>1</sup> Il est possible qu'il s'agisse d'une lutte continuelle, dans cette période, entre le type de créateur et le type de chercheur qui essayait de cohabiter en moi. Pour un débat sur la différence et la concurrence entre les deux types, celle de « Professeur » et celle de « créateur », voir Boschetti Anna, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Minuit, 1985, pp. 23-36.

<sup>2</sup> Dans ses *Reflections of the fieldwork in Morocco*, Paul Rabino (1977, p. 37) raconte un acte de guérison qui est fait par son informateur : « The completely casual way in which Ali had performed this act was stunning in its simplicity. [...] I recovered my composure quickly enough, and noted that I had identified a curing practice ».

inclination »<sup>1</sup>. Je suppose que ceci m'a dirigé vers des énigmes qui se trouvent moins dans les relations à l'intérieur du groupe que vers la position d'« Emda » au sein du champ littéraire : en effet, la proximité intime et la grande sensibilité à l'intérieur du groupe allaient de pair avec une espèce d'agressivité vers l'extérieur. Une autre question qui a infléchi mes perspectives consistait à comprendre, d'une part, les raisons qui poussaient des jeunes gens, dont les propres œuvres n'ont pas encore été reconnues, vers des textes d'auteurs morts et, d'autre part, les raisons qui les poussaient à faire revivre ces auteurs spécifiques et ces œuvres spécifiques. Il était intéressant et même fascinant de découvrir empiriquement, de faire l'expérience de la coexistence de l'élément structurel, stratégique et intéressé du projet qui se livre à l'œil sociologique avec le principe des explications et autolégitimations des protagonistes ; discours apparaissant comme des autojustifications d'où ressort la construction de principes spécifiques, l'adhésion aux principes de « la mission » qu'appellent la norme et les croyances littéraires ; ce pour atteindre, lorsque l'intériorisation est totale et l'ajustement aux règles du champ possible, une reconnaissance institutionnelle claire, objectivée par l'obtention d'un prix du ministère de la culture (avec une duplication du montant du prix).

Mais une fois que l'on croit les choses apaisées, que les premiers problèmes de la recherche semblent se résoudre dans cet investissement avec le terrain où l'on sent l'acceptation des interlocuteurs et où l'on se sent légitime, surgissent toujours de nouvelles questions, de nouvelles remises en cause. Ainsi, dans la double réalité que présente la recherche, se retrouvent quelques moments d'épreuve qui rappellent les frontières brouillées entre le chercheur et l'auteur. Dans un instant de re-organisation administrative de la revue, les rédacteurs en chef m'ont suggéré de

devenir un membre du comité de rédaction. Sous la casquette du chercheur, j'ai poliment repoussé cette offre. Dans un autre instant, apparaissant à nouveau, pour moi, telle une épreuve, les rédacteurs se sont tournés vers moi avec une offre qu'ils ont définie comme « une déclaration poétique sur la croyance en un auteur » : celle d'ouvrir un numéro de la revue avec deux de mes nouvelles (que j'avais destinées à un autre médium). J'ai hésité face à cette démarche problématique. Enfin, sous la casquette de l'auteur, j'ai donné mon accord pour cette publication, qui n'était pas un mauvais pas en ce qui concerne la littérature. Pour l'univers de la recherche, cet accord pouvait apparaître comme un corps à corps indéfectible avec le terrain pouvant témoigner d'une réflexivité scientifique quoi qu'il arrive quasi-impossible. Mais plus encore, pris dans les logiques propres aux interactions avec mes interlocuteurs devenus des proches, des amis, j'ai surtout senti qu'une réponse négative serait un acte de fermeture et de méfiance en retour d'une ouverture et d'une confiance qu'ils m'avaient témoignées : en fixant objectivement les frontières aux yeux de mes interlocuteurs, un décrochage, synonyme de perte de ce terrain et des principes de la relation, pouvait avoir lieu. Quel tiraillement, mais en quelque sorte porté par l'*illusio* littéraire qui m'animait aussi, et sans que cela puisse nuire en définitive aux perspectives sociologiques que je préparais, les deux nouvelles ont finalement paru en tête de deux numéros jumeaux. A mon grand soulagement, lequel coïncidait d'ailleurs avec la fin de l'étude, ensemble de faits qui ont réduit un peu la complexité de cette épreuve.

Quelques fois, pendant l'enquête, j'écoutais les discours « charismatiques » sur « Emda » qui m'ont fait me demander s'ils n'étaient pas essentiellement destinés à moi afin qu'ils aient un impact sur l'écriture même de mon texte sociologique. D'un autre côté, je me demandais en ces occasions si je n'étais pas perçu, au moins dans une certaine mesure, comme un agent du groupe par le reste du monde. Une fois, il y avait une référence directe à l'étude. Après un grand événement littéraire ayant eu lieu un vendredi après-midi

<sup>1</sup> Voir Sapiro Gisèle, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°168, juin 2007, p. 9. Pour un discours sur la formation de la vocation littéraire voir dans le même numéro, Sapiro Gisèle, « "Je n'ai jamais appris à écrire". Les conditions de formation de la vocation d'écrivain », pp. 13-33.

dans le centre de Tel Aviv<sup>1</sup>, le groupe s'est réuni comme d'habitude autour de sa table de café. Plusieurs des invités à cet événement, dont une partie a une position assez forte dans le monde de la poésie (le plus important était le poète Ronny Someck), se sont joints à la table. Dans une ambiance exaltée un des poètes centraux d'« Emda » m'a dit : « J'espère que tu sauras bien écrire où se trouve aujourd'hui la vraie littérature ».

Le brouillage des domaines et des raisons pratiques s'exprimait principalement au travers d'un resserrement de mes relations avec Ran Yagil dans la seconde moitié de la période de l'étude ; à l'approche des raisons littéraires se joignaient, pour une meilleure compréhension, une approche plus personnelle. En 2005, Edelheit est parti à l'étranger à la faveur de ses études (post-doctorat en histoire et philosophie de la renaissance Italienne), ce qui a permis à Yagil de devenir la figure centrale d'« Emda ». Il a commencé à investir davantage encore d'espaces de production littéraires : dans la presse, dans les éditions et dans un comité littéraire du ministère de la culture. Jouant son rôle dans la construction du capital symbolique d'« Emda », il s'est rapproché de nouveaux auteurs en essayant de les promouvoir dans leurs entreprises littéraires. Entre autre, et de façon assez marquée pour que cela puisse constituer un indice, il a exprimé une appréciation relative à mon écriture, qui a pris la forme des publications privilégiées au sein d'« Emda », d'inclusion de mes œuvres dans des anthologies, et sous d'autres formes de supports. Yagil, plus âgé que moi de trois ans, a commencé son activité littéraire approximativement quinze ans avant moi, m'a dirigé, encouragé et orienté vers la lecture de certaines œuvres, comme il m'a apporté des livres de sa bibliothèque personnelle tout en me conseillant aussi dans l'écriture de textes qui étaient destinés à des plates-formes ne relevant pas d'« Emda », « adversaires ». Au fur et à mesure de nos échanges et à certaines étapes, nous avons commencé à travailler en commun sur

un roman court que j'avais écrit et qu'il souhaitait publier. Habituellement nous nous rencontrions le soir pour travailler dans un café. Après le labeur littéraire, presque toujours après minuit, nous avions l'habitude de monter sur nos scooters, pour nous rendre chez lui pour se promener avec ses chiens et nous étendre dans des conversations concernant souvent les affaires littéraires (quelquefois il m'a transmis, avec humour, des messages hostiles de la part de sa femme dans la mesure où je le monopolisais).

Durant cette période, je suis arrivé à obtenir une somme exceptionnelle d'informations de tous ordres. Par exemple, sur les (nouvelles) dimensions concernant les relations de compétition à l'intérieur du groupe ; groupe qui a toujours œuvré dans le but de présenter une cohésion totale tant vers l'extérieur qu'au sein des membres du groupe. Grâce à ces échanges, j'en entendais beaucoup sur des personnes que je connaissais dans le domaine de la littérature et je connaissais de nouveaux agents. Tout cela m'a permis d'arriver à considérer « Emda » sous d'autres angles. Lors de nos conversations amicales très fréquemment engagées aussi par téléphone, Yagil me racontait des événements de la vie littéraire régulière qui entourait « Emda » ; des conversations avec tel poète ou tel écrivain, une querelle avec un éditeur, le statut d'une dispute socio-littéraire encore ouverte etc. Une fois, je me souviens qu'il m'a invité à le rejoindre pour assister à une manifestation nocturne de poésie organisée par deux jeunes poètes :

« Ils sont un peu arrogants, comme d'habitude chez les jeunes. Ils m'ont demandé : en combien de copies tu imprimes "Emda"? Je leur ai dit que cela pouvait arriver à mille. Immédiatement ils ont dit : nous, nous allons imprimer notre premier numéro en dix-milles copies !<sup>2</sup> Dans nos soirées il y a au moins 150-200 personnes, viens voir ! Ne vous trompez pas, c'est un pamphlet, pas quelque chose comme "Emda". Je suis juste curieux de voir ça parce que c'est une activité qui est post-mon-activité. J'étais toujours le plus jeune. Ils haïssent Amir Or, ils ont beaucoup dans l'estomac. Je n'ai pas l'adresse, mais on va

<sup>1</sup> En honneur de Jacob Besser, le fondateur et le rédacteur en chef du magazine littéraire *Iton 77*, qui était très malade et mort quelques mois plus tard (décembre 2006).

<sup>2</sup> « Ketem » (« Tache »), Journal pour une poésie quotidienne.

chercher sur internet. Ce sont des mecs dont il est sûr qu'ils ont de la publicité sur internet. C'est une soirée poésie, ils l'appellent Tirkovet ("Compound"). Il y a là des "nouveaux noms", comme le poète Yehezkel Nafshi (Yagil rit), il aura aussi Ilan Sheinfeld, ça n'est pas tout à fait le truc de "jeunes". Mais non, il y a, Oded Carmeli et Yehouda Vizan » (Ran Yagil sur le téléphone, le 30 Novembre 2006 ; ma traduction de l'hébreu).

Cette soirée m'est apparue comme un moment significatif dans l'histoire du groupe, pas seulement comme un de ces rares moments privilégiés dans lesquels le vieillissement social (et biologique) apparaît en pleine lumière (d'un club sombre au sud de Tel Aviv), mais aussi comme le point de la constitution de rapports intergénérationnels. Cette constitution de nouveaux rapports a été suivie par un travail laborieux, mené par un certain nombre d'agents de différentes générations biologiques et littéraires, d'une construction d'une dynastie littéraire : « Achshav »-« Emda »-« Ketem ».

Une grande partie des informations, acquises en cette période de renforcement des relations entre Yagil et moi, apparaît dans le texte final.

Anspach et Mizrachi parlent eux, concernant le travail du terrain dans le domaine de la sociologie médicale, de questions non-demandées (« unasked questions »)<sup>1</sup> ; questions qui ne sont pas posées afin de ne pas nuire aux relations fragiles chercheurs-enquêtés dans ce domaine (il me semble que la traduction la plus juste de ce terme et de ce dilemme soit « questions im-posables »). Ainsi, dans cette proximité avec certains agents sur mon terrain, on peut dire que les relations m'ont amené quelques « unasked answers ». Tout se passe en effet comme si je n'avais pas à poser de questions pour obtenir des réponses et je sentais que j'avais « carte blanche » pour tout ce qui concerne mon travail. Les nécessités du travail de récolte des données ont donc fait que, prenant des notes, j'ai mis par écrit ce qui était échangé dans une conversation téléphonique spontanée sans en informer mon interlocuteur. En face du problème, qui pourrait paraître

éthique, on ne peut que remarquer que dans un système de relations spécifiques – peut être comme dans une œuvre littéraire – la vérité et la cohérence interne ne sont pas toujours mises en accord avec l'extérieur. Je n'ai pas les moyens de prouver ceci, mais à mon sens, plus que d'être un agent (double) dans l'espace étudié, l'élément qui m'a ouvert considérablement la porte pour l'étude était la reconnaissance littéraire spécifique que j'ai commencé à acquérir parmi « les pairs ». C'est-à-dire, un crédit symbolique littéraire convertible en un crédit disponible pour l'utilisation de chercheur.

Peut-être est-ce l'endroit dans le texte où le lecteur peut se souvenir de l'avertissement sur le chercheur tour à tour « naïf » ou « victime » des manipulations d'informateurs aux discours sophistiqués ; un avertissement qui suppose une grande part d'innocence de la part du chercheur. Au lieu de ça – ou « en plus » pour rester vigilant – il est possible de présenter ici une sorte de symétrie dans les rapports pendant la période de la recherche. La hiérarchie dans les rapports entre l'informateur principal et le chercheur était doublée : un enquêteur face à un enquêté et un rédacteur/éditeur face à un auteur débutant. De plus, les auteurs du groupe ont été exposés, dans une grande mesure, à un observateur qui a été lui-même exposé devant eux, au travers des nouvelles autobiographiques qu'ils ont lues et publiées. Si au début de l'étude le groupe avait présenté l'interconnaissance et la proximité comme un des caractères remarquables du groupe, il semble qu'à la fin de l'étude, à travers des moyens littéraires, j'ai participé à ce réseau sentimental en fournissant le « contre don » de l'opération symbolique au cœur des interactions humaines.

L'étape de l'écriture, comme travail sur, dans et pour le terrain, a soulevé certaines questions et la perception d'un ensemble de relations complexes : a) L'étude traite des luttes pour l'acquisition d'une forme de reconnaissance spécifique, mais l'étude même peut fournir des éléments relatifs à une certaine reconnaissance au sein de l'espace investi comme au sein de l'espace d'où l'on provient ; b) De quelle façon présenter dans le (con)texte la position du chercheur et ses rapports avec les enquêtés sans tomber dans une forme

<sup>1</sup> Anspach Renée R., Mizrachi Nissim, « The field worker's fields : ethics, ethnography and medical sociology », *Sociology of Health & Illness*, vol. 28, n°6, 2006, pp. 713-731.



« d'illusion biographique », voire une reconstruction naïve qui empêcherait de saisir toutes les nécessités de l'engagement dans le terrain et les possibles qu'il ouvre ou ferme ? ; c) Concernant le contenu, j'avais en main une mer de matériaux et deux grandes possibilités : construire dans le genre anthropologique un monde social « entier » ou faire une coupe sociologique étroite à travers un concept pertinent choisi ; d) Sous quelle forme faut-il relater cette expérience ? J'écris nanti des outils que fournit la sociologie, mais je suis aussi auteur qui écrit avec les techniques littéraires qu'il connaît, oscillant entre les perceptions qu'il peut avoir et les résistances qu'il peut rencontrer (aussi à propos de lui-même). De plus, à la différence des études effectuées au sein de champs dans lesquels les enquêtés expriment peu d'intérêt pour l'étude effectuée, ou encore où ils n'ont pas les codes pour s'appropriier le texte<sup>1</sup>, une grande partie de la compétence professionnelle des enquêtés au sein de l'espace littéraire reste la lecture, voire la lecture critique. Ainsi, il est donc évident qu'au moins une partie d'entre eux vont lire le texte relatif à cette étude<sup>2</sup>. De fait, il ne peut manquer d'y avoir, dans le processus de construction, de (re)traitement de l'objet et d'écriture un biais qui ramène à ces regards qui seront posés et qui tiennent aux quelques attentes et aux inquiétudes quant à ce qui sera écrit.

J'ai mentionné le problème de la reconnaissance dans l'introduction, en accentuant le principe actif guidé par l'intention d'une étude sociologique et pas d'une étude littéraire, laquelle fonctionne tel un principe susceptible d'acquérir une forme de légitimation au sein du champ littéraire. Sur les conseils du professeur Hannan Hever, j'ai présenté l'observation comme une « observation intervenante » (alors

même que ma position épistémologique ne relevait pas d'une recherche engagée). Je n'avais aucune idée, et pas la possibilité de penser, si l'étude pouvait avoir et produire un effet sur « Emda ». Sans renoncer à la recherche, j'ai renoncé cependant à la tentative d'objectiver sur le champ de la pratique (puis de contrôler autant que possible) les effets imprévus et *a priori* non-contrôlables ; en sachant qu'il s'agit d'un domaine intéressant et non-étudié en Israël de manière anthropologique.

J'ai écrit le texte du mémoire comme un sociologue, un sociologue qui est aussi un objet pris par et dans le champ étudié, qui en fait un agent de ce champ non pour le champ lui-même, mais pour les besoins de l'enquête. Affirmation d'ailleurs ambiguë, j'en conviens, au regard des investissements en termes de publication dans ce champ. De sorte que mon choix a consisté à diviser le texte en deux parties (réflexivité sociologique) écrites dans deux genres différents qui représentent l'existence clivée de l'exécution de l'étude (figure de style littéraire). Un premier chapitre ethnographique (de soixante pages) sur la frontière de la prose, avec une large place aux discours – dans lequel le monde du groupe a été présenté de manière détaillée (y compris ma position dans ce monde). J'ai volontairement fait abstraction dans cette partie de concepts théoriques en pensant, entre autres, à des lecteurs non-sociologues. Une deuxième partie s'appuie sur l'observation et sur des textes produits par le groupe « Emda », où j'ai présenté l'analyse de ce qui paraît à mes yeux orienter « la profondeur » et « la logique » de la démarche de ce groupe : une intégration oppositionnelle dans le champ littéraire des années 1990 et une révolte « horizontale » contre les frères.

L'expérience principale du travail d'écriture était le mouvement (im)moral sur l'axe loyauté-trahison. Réellement, je n'ai pas réussi à me (re)trouver dans la tension entre faire un « bon » travail scientifique et objectiver les pratiques de mes compagnons de terrain. Il est clair que la « loyauté », ou l'aspect partisan qu'appelle le groupe, c'est-à-dire la destruction de l'étude sociologique ne sert à rien au regard de l'investissement consenti en sociologie. Mais, rétrospectivement, on

<sup>1</sup> Abu Lughud, par exemple, raconte son retour au terrain après cinq ans d'absence en amenant une copie de sa dissertation comme un cadeau ; les gens de la population bédouine étudiée ont exprimé peu d'intérêt et voulaient plutôt savoir si elle s'était enfin mariée (Abu Lughud Lila, « Fieldwork of a dutiful daughter », *loc. cit.*).

<sup>2</sup> Sur la présence des sujets étudiés dans l'étape d'écriture, voir Anspach Renée R., Mizrachi Nissim, « The field worker's fields : ethics, ethnography and medical sociology », *art. cit.*

peut dire que l'appartenance au champ littéraire, comme membre du groupe, c'est-à-dire reconnu et accepté, a réduit la pression quant au fait d'objectiver les dimensions de mon objet car, d'une certaine manière, j'avais conquis la possibilité d'y retourner au regard des actes antérieurs symboliquement valorisés par l'espace et valorisant dans cet espace (*i.e.*, en termes d'œuvres strictement littéraires, écrites et publiées). En supposant qu'il s'agit d'une existence littéraire de marge (même dans la recherche), la vraie trahison, à mes yeux, pouvait alors être le fait de garder la connaissance par devers moi. Peut-être une impression propre à mon appartenance à l'espace de production scientifique ? Ainsi, peut-être les efforts, en partie littéraires, à reconstruire en mots un monde riche, crédible sociologiquement et lisible dans le champ littéraire peuvent être considérés comme un élément de « paying back ». Malgré ceci, au nom de l'objectivité scientifique, je devais moi-même m'efforcer de « trahir » (sorte de culpabilité qui, quoi que rationalisée reste, à cette aune, dans mes impressions), accentuant ainsi des contradictions internes et sûrement des regards externes négatifs, jusqu'à qu'il me paraisse que je trahisse pour trahir. J'ai décidé alors d'adopter une optique constructiviste susceptible d'éclairer les démarches stratégiques-intéressées, d'ouvrir sur les perspectives intérieures et personnelles, de rendre compte des discours et des auto-justifications au travers de l'expérience vécue comme mission littéraire en livrant les aspects les plus « chauds » et vifs des relations, donc d'inclure mes affects personnels comme objet de connaissance. Ce type de démarche – à mes yeux la décision la plus importante que j'ai prise concernant l'écriture –, permettant de ne pas dissimuler entièrement le chercheur derrière le texte (de ne pas reconstruire arbitrairement le manque de contrôle dont il était l'objet), donne donc l'occasion au lecteur de reconstruire des situations qui auraient échappées dans le terrain et dans l'espace littéraire décrit. Ainsi, sans prétendre à une sociologie totale posée comme idéal de la recherche, la stratégie consciente d'écriture de cette étude avait au moins pour enjeu contrôlé de marquer le mouvement et la dynamique qui font que l'aller-retour avec les terrains n'est

pas qu'une « tambouille de sociologue », de sorte qu'il s'agissait d'objectiver le principe qui fait que l'informateur principal et le chercheur bougent ensemble, avec leurs outils, dans la compréhension et l'explication de leurs intérêts, dans les perspectives réciproques et respectives qu'ils se prêtent et s'accordent, comme dans leurs interactions et, qu'en définitive, les mouvements sur les scooters dans les rues de Tel Aviv après minuit, ne puissent laisser ni le goût (exalté, sensuel, etc.) d'une histoire littéraire sur des voyages en scooters, entre amis, ni une froide raison explicative (amère, implacable, désillusionnante, etc.) propre à la science : « Je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet »<sup>1</sup>.

Il n'y a pas de doute que le défi que propose Pierre Bourdieu en ce qui concerne l'« objectivation de sujet d'objectivation », peut éclairer davantage les conditions de production du savoir (de la connaissance sur la connaissance) et le savoir lui-même produit. Je doute avoir été assez « libre », c'est-à-dire avoir acquis assez de « réflexivité réflexe » pour accomplir cette opération pendant la période de recherche dans les conditions et relations dans et avec lesquelles j'ai travaillé. Cette condition exige – peut-être – un cadre de théories pratiques et de pratiques théoriques plus étendu.

Avec ma compréhension d'aujourd'hui – et la distance d'une année complétée de celle d'un continent (j'écris à Paris) – la clef pour saisir les conditions de production dans lesquelles se trouve cette étude relève de ma trajectoire et, à un moment donné, de ma position de « non-héritier », dans le monde universitaire comme dans le monde de la littérature. Comme un juif d'origine orientale dans le contexte israélien, fils d'une famille pauvre, j'ai commencé mes études universitaires à l'âge tardif de 28 ans dans le programme « d'excellence étudiante » à l'université de Tel Aviv, une sphère limitée et « très bien traitée » d'héritiers choisis<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir (coll. Cours et travaux), 2001, p. 221.

<sup>2</sup> Pour un essai qui parle de cette expérience, voir Rachamim Yechezkel, « The brown men's burden », in Matî Shemoelof, Naftali Shem-Tov, Nir Baram (eds.),

L'option consistant à continuer l'étude de la sociologie – le programme permet de choisir chaque domaine qui existe à l'université – est liée à mes origines sociales, à l'attention aux conditions (d'existence) avant les contenus (aussi pendant les études), et peut-être à la volonté de garder l'horizon des possibilités encore ouvert qui rappelle l'indétermination des débouchés de la discipline. L'approche de la discipline doit aussi, comme élément déclencheur, à un professeur très charismatique qui, par la suite, est devenu mon directeur de master, et qui était, je l'ai appris par la suite, comme moi – affinités électives faisant – un juif d'origine iraquienne<sup>1</sup>. L'idée d'exécuter une étude sociologique dans le champ littéraire n'était pas la première idée pour ce master. En fait, j'ai conçu cette idée aussi comme une manœuvre destinée à me dégager d'entrée dans ce que je voyais alors, en raison de mon origine, comme « une ghetto d'intellectuels ». A cela, l'idée que j'enquêterais – comme juif oriental, ou comme un « Juif-Arabe »<sup>2</sup>, un fils de la périphérie sociale – auprès de la culture légitime, une « littérature élitiste », m'est au fur et à mesure apparue, entre autres, comme une action politique, subversive et sophistiquée dans le contexte du rapport de force israélien ; une sorte de « Studying Up » à la Laura Nader<sup>3</sup>. S'il s'agit ici de principes explicatifs possibles en fonction d'une perception consciente de moi-même et ouvrant une compréhension de ma trajectoire, il me semble m'être fait des illusions (je n'ai pas discerné, ou n'avait pas les moyens de discerner) sur les principes de subversion d'« Emda » dans le

champ littéraire. Il est possible que, en opposition à l'attitude avec laquelle je suis arrivé à l'étude (« Studying Up »), la situation d'être dominé par les conditions extérieures, et la lutte pathético-héroïque contre cette situation objective, fut la base objective et inconsciente du lien entre « Emda » et moi (et de l'effectuation de la recherche).

Dans ce contexte, il est même plus intéressant d'examiner les rapports, au-delà d'une approche de genres (deux écrivains parmi une majorité de poètes), entre Yagil – un « héritier » dans le monde de la culture israélienne, mais déclassé, perdant la valeur de son héritage dans les nouvelles configurations – et moi, « non-héritier » qui trouve dans cette figure (qui reflète sûrement des aspirations), un moyen d'acquérir une légitimité et un élément de capital social valorisant dans un champ où je suis réellement étranger (il est aussi intéressant de noter que les œuvres de Yagil traitent, de manière significative et empathique, de caractères à la marge et de caractères qui vont vers les « marges »). Dans le même contexte, on peut comprendre la façon d'écrire pour laquelle j'ai opté – lisibilité, accessibilité, création des caractères « vivants » – aussi comme acte de résistance, pas totalement inconscient, face la violence symbolique incarnée par le langage académique (comme une métonymie au monde académique israélien dans lequel mon voyage comme non-héritier n'était pas si facile). Au-delà de ça, la connexion (rare) que j'ai fait entre la sociologie et la littérature – ce que m'a apporté la position de chercheur et d'agent à la fois – est comprise comme une tentative de sauver l'horizon des possibles qui s'ouvriraient dans ces espaces des plus limités aux non-héritiers, et donc comme une stratégie de dissémination du risque (« ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier ») qui explique l'incapacité d'avoir confiance dans les possibles offerts par un seul champ.

Le mémoire que j'ai présenté était effectué dans une double appartenance, préliminaire mais sérieuse, aux deux champs. Cette possible incursion, transformée en double appartenance, a donc largement orienté le choix vers un objet de recherche loin des « spotlights » et des discours valorisés dans le milieu littéraire comme dans la recherche en Israël ; éléments

*Echoing Identities : Young Mizrahi Anthology*, Tel Aviv, Am-Oved, 2007, pp. 148-159 (en hébreu).

<sup>1</sup> D'après le travail de master de Blachman Israël, le taux des juifs « orientaux » au sein de l'université est inférieur à 9% (les arabes moins d'1%) ; voir Traubman Tamara, « Le taux des orientaux dans l'équipe d'enseignants académique – moins de 9% », *Haaretz*, 19 octobre 2007 (en hébreu).

<sup>2</sup> Une nouvelle-ancienne catégorie qui est entrée dans le cœur du discours sur l'identité. Sur ce point, voir Shenhav Yehouda, *The Arab Jews : A Postcolonial Reading of Nationalism, Religion and Ethnicity*, Stanford California, Stanford University Press, 2006.

<sup>3</sup> Cf. Laura Nader, « Up the Anthropologist – Perspectives Gained from Studying Up », in Hymes Dell H. (ed.), *Reinventing Anthropology*, New York, Pantheon Books, 1972, pp. 284-311.

participant de la motivation à traiter et investir cet objet. Les différences entre les champs – les tâches, le rapport aux textes, leurs règles, etc. – et la double position, ont ainsi fortement influencé – avec des questions qui n’auraient peut-être pas eu lieu pour d’autres – les relations sur le terrain, dévoilant comme nous l’avons vu des tensions et des questions éthiques, mais cet investissement multipositionnel a aussi eu pour effet d’accroître la somme d’informations et de matériel ouvrant à une plus grande compréhension des mécanismes qui animent l’objet<sup>1</sup>. Les possibles dommages causés par cette position duelle et par le renoncement méthodologique partiel sur le contrôle des effets d’enquête, ont tenté d’être repris à la mesure d’une attitude réflexive présentée dans le mémoire, mais aussi plus objectivement encore ici. Je ne peux qu’espérer que ce type de (re)transmission permette au lecteur d’avoir une sorte de compréhension et d’explication quant à l’activité qu’engage le travail sociologique, et que, même partielle ou partielle, il tâche d’objectiver à la fois les limites, mais aussi les rapports de cette recherche et du « sujet de l’objectivation ».

Et dernière réflexion, en supposant que la position de l’agent-chercheur sur son terrain s’organise la plupart de temps à un stade peu intériorisé des règles de la méthode, on peut toujours interroger la capacité réelle de l’agent-chercheur à se positionner correctement dans deux champs, celui de sa formation et celui de son terrain ; espaces dans lesquels il se trouve à l’état d’accumulation de connaissance et où il (peut) manque(r) de « kilométrage ». Basé sur cette supposition, il apparaît peut-être essentiel que le travail de formation à toute pratique anthropologique et surtout sociologique passe, dès les premiers mémoires, par cette démarche « d’objectivation du sujet objectivant » comme exercice susceptible de servir à tout développement de la recherche (et de soi). Cette remise en question dans laquelle le chercheur fournit

partiellement assez d’outils de compréhension de lui s’inscrit donc dans une demande scientifique minimale : ainsi pour chaque lecteur, entendez de la bouche de l’agent-chercheur qu’il tente de dire le monde sans perdre de vue le/les lieux d’où viennent, où se trouvent et comment vont ses jambes ou encore, pour reprendre les termes d’Emile Durkheim, « ce qui le fait courir ».

## Conclusion

Dans cet article nous avons essayé de présenter la double position d’agent-chercheur telle qu’elle s’exprimait dans nos études. Au sein des deux terrains – l’espace punk en France et le champ littéraire en Israël – nous trouvons une tension considérable entre l’appartenance au champ en question et l’activité de chercheurs. Les choix des objets d’études ont été moins relatifs à un répertoire ouvert qu’à une orientation vers un espace connexe à une trajectoire consommée. À côté d’une série de problèmes, dont une partie traite de la scientificité et de l’éthique, de telles décisions épistémologiques présentent au moins un avantage pratique évident : cette constellation remobilise et fournit à la recherche une banque de savoir et un réseau de connaissances, préexistant et difficile à acquérir. Au-delà de la question d’accessibilité aux espaces qui posent des limites (de savoir faire, savoir être et savoir connaître) et qui exigent leur prix d’entrée, nous avons expérimenté des conversions de capital symbolique spécifique de l’agent-chercheur avec différentes possibilités pour l’étude.

La double position de l’agent-chercheur, constitutive d’une grande partie des « frontières » qui concernent l’expérience du terrain, traverse ici le chercheur-agent lui-même. Cela se traduisait dans nos études (par) une présentation de soi ambiguë, brouillée, et voire même compliquée (vers le terrain, vers l’Université et vers soi-même), une tension psychologique élevée, des jeux de rôles complexes et des navigations nécessaires au sein de ces tensions tout en improvisant. Dans le contexte de la marginalité des mondes étudiés, l’enquête pouvait être prise, dans une certaine mesure, comme un moyen d’acquérir de la reconnaissance par les enquêtés (comme

<sup>1</sup> Un indice positif est une colonne sur la scène de la poésie qui a été publiée dans le supplément littéraire du quotidien de vaste diffusion *Yedioth Achronot*, en s’appuyant sur ce master. Dans cette colonne mon texte (la partie ethnographique) était appelé « une boîte à trésors » (« teivat otzarot »). Voir Hirsh Eli, « Dans chaque génération et génération » (« Be-chol dor vedor »), *Yedioth Achronot*, 15 février 2008.

c'est le cas pour le chercheur), et cela amène à un jeu ambigu d'« exploitation mutuelle » pas forcément cynique, où s'opèrent des échanges de dons et contre-dons. Dans ces relations particulières, les chercheurs ont été pris comme des agents souhaitant donner la parole à des groupes en marge (n'ayant donc que rarement la parole) contribuant aussi à un fort et ouvert flux d'information. En revanche, l'appartenance au terrain peut aussi « stigmatiser » le chercheur comme un membre de certains groupes ou fractions (devant faire face aux critiques tout aussi subjectives comme celle « d'exotiser » son terrain d'enquête sans en rendre réellement compte), ou comme quelqu'un d'intéressé, ce qui confine ainsi à limiter l'accès du chercheur aux autres parties du champ étudié.

Nous avons pleinement expérimenté – dans des circonstances différentes – une importante inquiétude concernant le contrôle de nos positions. Une première inquiétude concerne la manière du recueil et d'acquisition des matériaux. La deuxième concerne le positionnement épistémologique de la démarche de cette acquisition de savoir. A un premier niveau on peut remarquer : un comportement qui mélange et joue avec des attitudes de « complicité » et d'« espionnage » ; une acquisition de renseignements sociologiques par le biais de moyens non sociologiques, comme le travail journalistique spécialisé et/ou le travail des textes littéraires pour une publication littéraire ; un manque conscient de contrôle, ou perte contrôlée dans une certaine mesure du contrôle<sup>1</sup> ; mais on peut noter également, dans ce cadre, le mélange des genres d'écriture qui caractérisent les deux mondes de l'agent-chercheur.

A un deuxième niveau, certains éléments mettent en question la capacité (à) de faire, pendant le travail de terrain et l'écriture, une pleine « objectivation », « socio-analyse », ou simplement s'emparer précisément des éléments recueillis. Des détails dans l'approche

vers le champ étudié et la manière de l'investir, objectivés par exemple dans l'« âge » (artistique/biologique) posent de nombreuses questions. Il s'agit d'études initiales, avant l'accumulation d'expériences (et la confiance ?) dans deux espaces, au milieu d'un processus d'acquisition de savoir et de savoir-faire dans un domaine à chaque fois restreint mais aussi double, et d'une possession encore partielle du savoir sur le domaine plus vaste (soit « le champ punk », « le champ littéraire » ou l'« espace de chercheurs »).

Ces considérations peuvent éclairer l'exigence d'une objectivation de la recherche comme une exigence qui ne peut rester que partielle sans pour autant rester partielle. L'option radicalement opposée, celle de contourner complètement les considérations sur le « sujet de l'objectivation » laissant quant à elle un doute qui ne peut être qu'épistémologique si l'on s'inscrit dans une discipline des sciences sociales, parce que plus proche d'une sociologie spontanée et spontanéiste.

Aussi, le problème de la capacité à s'éloigner et à être critique envers les catégories de perception des enquêtés, que le chercheur partage aussi, donc de ses catégories et du processus de la pratique du terrain, nous semble évident à mettre en jeu pour discuter de la prise au jeu qui conduit à la production de savoir sur le monde social. Pour essayer d'éloigner et de critiquer ces catégories, on peut utiliser plusieurs outils et matériaux disponibles, tel que « le contrôle croisé »<sup>2</sup>, en donnant à voir ce qu'il nous est possible de dire et de formuler, comme nous l'avons fait ici, mais en considérant au même titre les critiques qui émanent des enquêtés, l'utilisation d'images et de représentations extérieures à ces espaces, les (différents) discours universitaires sur le thème et sur la méthodologie, la multiplication et les contradictions des points de vues dans le champ étudié, et le temps qui passe et aide à objectiver (les choses reconnues) comme à intérioriser les pratiques.

En s'appuyant sur notre expérience, nous proposons un type de « transparence » où il

<sup>1</sup> Nous avons été tous confrontés à cette situation où les choses les plus intéressantes dans un entretien sont dites après avoir éteint le magnétophone. Il est possible alors de penser, métaphoriquement, la situation dans laquelle le chercheur est « one of the boys » comme un entretien dans lequel l'enregistrement ne s'éteint pas.

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, Mouton, 1968.

s'agit de se positionner entre les deux pôles ; entre une « objectivation » qui tente de se faire dans la pratique et une objectivation incomplète, externe et tardive qui s'organise dans un échange de perspectives et de regards « compréhensifs ». Cela exige une certaine générosité de détails minutieux et d'indices pertinents, tout en proposant une réflexion qui éviterait de glisser – sans contrôle – vers une réflexivité non-contrôlée et qui, en se faisant, serait narcissique. En d'autres termes, nous proposons une vision de l'objectivation précisément comme accumulation et clarification d'un savoir jamais abouti, mais qui s'élabore toujours en rapport à l'autre (quelque soit l'univers qu'il fréquente), comme un processus à plus longue durée et à large spectre ; une tâche qu'il faut promouvoir sans la pression d'un « rapidement » (se) positionner et entièrement (s')objectiver ; une tâche qui ne se fait pas « à tout prix », mais qui est nécessaire aux conditions de production d'un savoir qui dit aussi ce qu'il est. Cette proposition peut être perçue comme une sorte de réconciliation, ou une certaine réduction du décalage, entre l'exigence de Bourdieu d'une objectivation des études, et le tournant littéraire vers le texte et vers le processus de sa production comme le propose la « Writing Culture »<sup>1</sup>. Il est presque inutile de noter qu'une écriture « généreuse » consiste à retranscrire différents éléments qui aident à positionner l'étude et le « sujet de l'objectivation » en relations objectives, ou au moins à présenter la manière dont l'agent-chercheur confronte ou essaie de confronter et/ou de présenter ces aspects.

Les résultats peuvent toujours être critiqués et autocritiqués, mais les matériaux de premières mains ne peuvent pas toujours être lus, perçus et compris : « Affinités d'habitus obligent ». Quand le chercheur est « one of the boys », l'étude peut être moins (facile à contrôler et moins) stérile, mais il peut peut-être aussi, au moins dans ce vaste contexte, produire davantage de connaissance sur sa (double) pratique, et, en définitif, sur lui-même et les divers mondes qu'il arpente.

---

<sup>1</sup> Clifford James, Marcus George E. (eds.), *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press, 1986.